

LA GAZETTE DE GUIGNOL



JOURNAL SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, au bureau du Journal, rue de Lyon, 32.
Abonnements : 2 fr. par trimestre.

EN CHASSE

Allons, les gones, enfiler vos frusques impermétra-
bles et vos grollons ferrés sans oublier vote bouffarde,
dérochez-moi voir vote flingot, arrapez vote carnier,
fichez-vous en sautoir vote poivre à poudre et la gour-
de d'eau d'af, sifflez Azor, faites peter la miaille à la
fenote, et démêlez vivement vos fumerons pour aller
faire vos farettes à la chasse.

C'est z'aujourd'hui, parmier sèptembre, que M'sieu
le Parfet en a fiqué l'ouverture, et tout bon bourgeois,
armateur de son pays et des lois, peut pas manquer
de n'y assister, avêque un parmis, s'entend !

Car c'est pas rien vous, botiquiers éliseurs et
patentables, que vous iriez vous piautrer dans la gas-
souille des contrevenances aux règlements légables.
C'est pas vous que tireriez un coup de fusil avant le
jour dit, ni que vous vous banbanneriez à la recherche
du gibier sans avoir la permission du gouvernement en
scrivaison dans vote poche.

Gn'y a que ces fripouilles de braconniers que sont
capables d'insemlables effractions au Corde incivil de
la législaison française.

Donque, les gones, pendant que vous allez légable-
ment essayer vote flingot, de mon côté je m'en vas faire
l'office de cogne, et donner la chasse à ces gredins de
braconniers.

Comme de grands galapians qui sont, ces mamis-là
se fichent des indispositions de la loi comme d'une
bugne. Ça leur fait pas plusse, à eusses, de faire leur
méquier de grapillage pendant les douze mois de l'an,

qu'à l'ami Gnafron de vider une centpote dans sa se-
maine, et tous les moilliens leur sont perférables pour-
vu qu'y z'arrivassent à leurs fins.

De particuyers que gn'y a chassent édistinctement la
grosse ou la petite bête, à plumes ou à poils, ça leur
z'y est inégal ! tandis que d'autes font leurs marioles,
rechignent sus tel et tel gibier, et ont leur perférence
inconsequente et partielle.

Pour ma part je vous avouyerai, z'enfants, que j'ai
fait pendant longtemps la chasse aux pièces de cent
sous. Je me maginais qu'y n'avient pas d'ailes, et que
je n'avais qu'à allonger les arpions pour les arraper
indélicatement ente les quate doigts et le pouce.

Mais va te faire fou...iller ! Au moment que je croi-
liais y poser le grappin dessus, crac, elles volaient plus
loin, et j'étais volé consécrament ni plusse ni moinsse
que dans un bois.

Pendant quarante ans de mon essistence de canut,
j'en ai t'y farbriqué, de ces trames, pour agraffer ces
canantes pièces de cent sous, j'en ai t'y débobiné de ces
fils pour les y attacher à la patte ! Mais ça a sarvi com-
me de lancer de cramiaux en l'air, que ça vous retombe
sus le picou.

Y a de gones que sont pus chançards que moi, vu
qu'y se font des mille et des mille livres de rente, en
faisant la chasse aux buses.

Ces animals-là, tant plus que c'est coriace, tant plus
que ça dure sous la dent. On les suce, on les resuce, et
on les sursuce. Un bon cheffe de cuisine en trempe la
soupe pendant quinze jours, après quoi y les fricotte à
toutes les sauces et a toutes les herbes de la Saint-
Jean.

Pis, y a ça d'extraordinaire : une buse dure inter-

nellement, comme censément cet aute bête qu'on ap-
pelle Phénix.

Les braconniers qu'ont l'espacialité de prendre les
buses, sont connus sous les noms de boursicotiers,
financiers, agioteurs, spéculateurs, exploitation P.-
L.-M., et céléra.

Cette chasse rapporte des escalins plus qu'on en peut
remuyer à la pelle, et elle a l'avantage de pas donner
de prise aux cortractions, les chasseurs en quession
ayant grand soin de marcher sus limite de la propriété
Thémisse, sans y laisser des traces insensibles, dans
le cas qui l'ayassent z'entamée un brin par suite d'un
faux pas.

Au reste, moi, je plains aucunement les buses que
se laissent tirer dessus et que viennent se fourrer dans
les mailles des susedits. C'est presque toujours de leur
faute si y se font trafuser la bourre, sigroller le casa-
quin, arracher les plumes, et sauter à la poêle. Aussi,
quand y japillent leur darnier quinchement, je me gêne
pas pour leur y bajafler la chanson :

V'là c'que c'est !
C'est bien fait !
Fallait pas qu'y aillent !
C'est bien fait !!!

J'entrecalle, en c'tendrait, l'aneventure de Gnafron.

Un beau jour, note grolasseur fiche aux équevilles
son cabelot, son alène, son tranchet, et tous les ins-
truments de son méquier, souffre son tire-pied qu'il
enfile à son bras, en se décapillant le dérèsonnement
que suit :

— Je vitre pas porquoi que la chasse serait quasi-
ment faite rien que pour les bourgeois z'huppés et les
renquiers.

Feuilleton de la GAZETTE DE GUIGNOL

(8)

HISTOIRE ANCIENNE

A L'USAGE DES MODERNES

II

APRÈS LE DÉLUGE

(Suite)

CHAPITRE XXI

Cambyse « s'illustra » par la conquête de l'Egypte,
où il demeura fort longtemps.

Ayant voulu pénétrer en Ethiopie, sous prétexte de
découvrir les sources du Nil et de faire ainsi la nique
au docteur Livingstone, la moitié de son armée périt
dans le trajet ; l'autre moitié mourait de soif et de faim
à tel point que, comme sur le radeau de la Méduse, on
était obligé de tirer au sort pour

Savoir qui qui qui
Serait mangé.

Cambyse revint furieux.

Les Egyptiens, croyant le distraire, lui amenaient
dans son palais toutes les curiosités possibles et impos-
sibles qu'ils allaient chercher dans toutes les vogues
des environs.

Un jour, ils lui amenèrent un hermaphrodite de
l'espèce bovine, le bœuf « à pis. »

Cambyse se trouvait dans une de ses mauvaises
lunes.

Il saisit son épée, et, sans égard pour l'âge, le sexe
et la considération dont jouissait le malheureux bœuf,
il le saigna.

Il poussa même, dit-on, la cruauté et l'irrévérence
jusqu'à s'en faire servir un bifsteck.

Le souvenir de cette action mémorable s'est conservé
jusqu'à nos jours, sous la forme symbolique de la pro-
menade du bœuf gras.

Cambyse avait laissé en Perse son frère Smerdis.

Redoutant de sa part une trahison (il paraît que
c'était de tradition dans la famille), il envoya auprès
de lui un de ses officiers qui le tua.

Ensuite, il tua sa sœur, dont il avait fait sa femme.
Puis, content de lui, il rassembla son conseil des mi-
nistres, et lui posa cette question :

« Croyez-vous que je suis le digne fils de mon
père ? »

Tous répondirent, avec cette touchante unanimité
qui a toujours été une des preuves de l'indépendance
de caractère des ministres au service de n'importe quel
monarque :

« Cyrus, quoique grand roi, n'était qu'une bugne
auprès de vous. »

Crésus, qui avait un aplomb de bonapartiste, ren-
chérit encore là-dessus.

« Grand roi, s'écria-t-il, il ne vous manque plus,
pour être complet, que d'avoir un fils qui vous res-
semble ! »

Cambyse, transporté de joie, saisit ses flèches pour
en percer Crésus, disant qu'un homme de tant d'esprit
ne devait plus vivre au milieu d'idiots comme le com-
mun des courtisans ; mais l'ex-roi de Lydie, qui n'était
pas complètement de cet avis, démêla promptement
ses fumerons et s'enfuit.

Pour se rattraper, Cambyse fit saisir douze perses de
haute courtoisannerie, et les fit enterrer vifs jusqu'à la
tête ; puis il s'amusa à leur chatouiller dans le nez avec
des barbes de plumes.

Ce divertissement vraiment royal, et bien d'autres
traits de haute plaisanterie sont racontés tout au long
dans les mémoires des prêtres égyptiens, et l'on sait
que les prêtres ne mentent jamais.

CHAPITRE XXIII

Tandis que Cambyse s'amusait ainsi à enrichir la
série des jeux innocents permis aux personnes royales,
un mage intriguait en Perse pour s'emparer de la cou-
ronne.

Mettant à profit sa ressemblance avec Smerdis, frère

« Je sis pas plus panosse ni borgnasse qu'un aute, et je veux me payer de cette indistraxion poudrière et destructible. »

Là-dessus, c'te grande patraque de Gnafron s'en va-t-en guerre, comme défunt Malbrout. Mais comme y n'avait pas t'assez de pécuniaux pour s'en aller dans la Bresse ou dans le Dauphiné, le gone grimlotte, en compagnie de son tire-pied, jusque n'en haut de la montagne de Forvières, à seule fin de donner la chasse aux corbeaux.

Hélas ! note pauvre vieux t'ami a pas pouyu arriver jusqu'au bout. Au beau milieu du chemin, y n'a posé les patins dans un tas de bardoires et autes insèques aussi infestueuses que les cafards, que ça n'en a fait clac sous son talon, et si tellement fort que les cognes se sont z'amenés ellicò, et ont dressé procès-verbable à Gnafron.

Z'enfants, la moralisance de c'thistoire, c'est qu'y faut pas s'attaquer à ces oiseaux qu'ont le plumage noir, ou autrement je ne vous reluque pas blancs, je vous dis que ça.

..

Parlons voir un peu de ces matrus gosses de paletouquets que font la chasse aux blanches colombes, jusque même dans le pigeonier.

Je sis-t'y content, nom d'un rat ! quand je peux t'être par derrière eusses pour leur z'y allonger au bon endroit un coup de picarlat ou de grollon !

Vous, jeunes genses, pour qui vos papas ont ramié des pécuniaux plein la garde-robe, pourquoi donc que vous tendez des pièges à ces innocentes volatiles, tandis que v'avez assez d'escalins pour prendre la poudre d'escampette, et aller z'au désert chasser le chameau, l'autruche, et animaux de c't'intempérance d'estôme ?

Mais non, Messieurs : faut que vous allassiez dénicher les p'tits moineaux qu'ont fait leur pucier au cintième étage. Vous vous refitez par le bec des brochettes de rossignols, et comme de grands galavards que vous n'êtes, vous tombez à bouchon les gniaques et la corgniolle sus un rôti de colombes !

Mais prenez garde, mes belins, le temps des fées est pas encore passé, quoique la *Chatte Blanche* remballé son baluchon. Par la vertu de ma tavelle, j'ordonne que la colombe se changeasse en grue, et son chasseur en pigeon : ça fera que la première plumera le second, et une deuxième fois je gueulerai z'en chœur avec moi-même :

V'la c'que c'est,
C'est bien fait !

..

— Bonjour, m'nami Griffardin, ousque donc que tu décanilles tes guibolles de si bon matin ?

— Mon cher, je m'en vais à la chasse.

— Guiable ! Le métier de journaliste rapporte donc ben de z'écus, que ça te permette d'aller te banbanner dans les champs...

— De la politique ? oui !

Je pratique en grand la chasse aux canards, et je te réponds bien que c'est la chasse la plus productive qui soit au monde.

Exemple : Un jour je tue le Chef de l'Etat, de complicité avec un boursier de mes amis, qui éprouve le besoin d'acheter des valeurs ; et le lendemain je le ressuscite, toujours de complicité avec mon ami le boursier, qui éprouve le besoin de revendre les valeurs achetées la veille.

Résultat de l'opération : quelques milliers de francs de bénéfice.

Quand le gros gibier ne donne pas, je m'en vas pêcher à la ligne, mais toujours des canards, bien entendu.

C'est moi qui, d'un coup de fusil, sais proprement abattre un homme ; moi qui, armé de ma bonne hache de Tolède, le coupe en morceaux selon les règles de la charcuterie ; moi qui, à l'aide d'une forte aiguille d'emballage, le couds à points réguliers dans un sac, etc., etc. Total : cent lignes à dix centimes font dix francs ; plus, cinquante points d'exclamation traités à forfait pour la somme de huit sous.

Du reste, Guignol, sois de la partie, viens avec moi, tu bourreras le fusil, et nous partagerons le magot.

— Grand merci, confrère ! Mais Guignol sait pas faire de menteries, et si gn'y a z'un canard à lâcher, y laisse c'te besogne à ses corroborateurs Cogne-Dur, Stephen, Porichinelle, Archinoé, Adromadaire, et Compagnie.

..

Quand donc que j'étais taffetaquier, je faisais en sorte que ma pièce soye sans crapauds. Je pincetais ma façade, et je laissais pas passer de z'impanissures sus ma longueur. A présent que je me sis embandé parmi les griffardineurs journalistiques, et que je pose ma patarafe en écrivaison au bas d'une feuille adromadaire, j'ai t'acconservé les mêmes principes de moralisance et d'honnêteté.

Je laisse la *Dysenterisation* petafiner ses cartouches à blanc sus les rouge-gorges qui rigolent de la binette de la vieille à gorges déployées ; le *Coursier* ajuster ses gros canons d'Eglise sus ces matrus oiseaux qu'en reluquant par le microscope il croit être des vautours ; le *Chahut public* tirer sa poudre aux moineaux, en vraie bugnasse qu'il a t'été sous tous les régimes ; le *Jornal de Lyon* s'esquinter à courir après l'oiseau bleu, couleur du temps ; le *Porgrès* faire virer le miroir pour prendre des alouettes à 15 centimes ; et le *P'tit Lyon-nais* charcher à démolir les royelets avêque un pistolet de paille et un sabre de bois.

Quant à moi, que je sis pas timbré comme eusses,

Les conspirateurs se rendirent au palais, tuèrent Smerdis et plusieurs autres mages, puis songèrent à pourvoir à son remplacement.

Ils décidèrent qu'ils se transporteraient le lendemain au dehors de la ville, et que celui dont le cheval hennirait le premier serait proclamé roi.

(Longtemps après, un empereur romain, Caligula, nomma son cheval consul. On a beaucoup ri de cette idée, qui fut traitée de baroque. Cependant, il paraît moins ridicule qu'un cheval soit fait consul par son maître, au lieu que le maître soit fait roi par son cheval.)

CHAPITRE XXIV

Les Perses passèrent donc toute une nuit sans avoir d'autre roi qu'un cheval.

On ne dit pas que les affaires en allaient beaucoup plus mal.

L'un des conspirateurs, nommé Darius, qui possédait un écuyer fort habile, plus habile que le général Fleury, lui fit part de la décision prise.

L'écuyer aussitôt imagina un truc infallible. Il se rendit, dès que la nuit fut venue, au lieu où le lendemain devait se faire la promenade. Tout d'abord, il y avait déposé un picotin de choix et une botte de foin superbe.

Il fit tourner trois ou quatre fois le cheval autour de la provende, et finalement le laissa manger ; puis il le

et que je veux pas payer pour l'être, je fais la chasse aux chasseurs, simplement et incongrument dans l'intérêt de la sociabilité, et pour la grande jubilation et satisfaction des acheteurs de ma *Galette* de trois ronds.

GUIGNOL.

LES SATIRES DE GUIGNOL

UN CHANT PATRIOTIQUE

GUIGNOL

Fi de la gaudriole et de la chansonnette !...
Melpomène a couvert son front d'une cornette ;
Et, pour plaire à la Muse et rester dans son ton,
Apollon s'est coiffé d'un bonnet de coton.
Cependant les revers de notre pauvre France
Devaient leur inspirer des chants de délivrance,
Ou du moins de pitié. Mais non, notre duo
Se costume en Clodoche, et chante au Casino.
Je suis las, pour ma part, de ces sottises rengaines,
Sous l'aile de l'Empire écloses par centaines,
Et leurs refrains, mêlés au tintement des bocks,
Me brisent le tympan par leurs secs et durs chocs.

O demeure des morts, asile du silence,
Je ne viens point troubler ta solitude immense,
Mais reposer ma tête à l'ombre des cyprès...
Du repos, ai-je dit ? quand j'entends ici près
Des voix de trépassés murmurer sous la dalle :
Place au grand chansonnier ! — Puis soudain, ô scandale !
Mon oreille perçoit les vibrations d'un luth.
L'organe d'un vieillard chevrotte alors, et... Chut !

LE VIEILLARD

Reine du Monde, ô France ! ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé ;
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé.
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France !

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre.
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber ; mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravés à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.

du roi, que Cambyse avait fait égorger, il se créait des partisans, promettant des préfectures, des recettes générales et des bureaux de tabac à quiconque voulait se révolter.

Le groupe allait sans cesse grossissant.

Cambyse n'aimait guère que l'on s'amusât à ses dépens ; de plus, il était parfaitement sûr de la mort de son frère ; il n'avait donc pas à redouter de commettre un fratricide en marchant contre l'usurpateur.

C'est donc le cœur léger et la conscience tranquille qu'il se mit en campagne contre le faux Smerdis.

Mais il avait compté sans une prédiction de sorciers qui l'avaient averti qu'il devait mourir à Ecbatane.

A peine arrivait-il dans la ville qu'il se blessa mortellement d'un coup de sabre.

Il eut, avant de mourir, le temps de faire un beau discours sur la sagesse, qu'il connaissait beaucoup... de réputation.

Le faux Smerdis triomphait.

Il se fit proclamer roi, et, ne sortant jamais de sa chambre, il ne pouvait entendre les observations et les doutes émis sur sa naissance.

Il se croyait donc bien assis, ne se doutant pas que rien n'est fragile comme un trône, quand il fut trahi par une de ses femmes, qui déclara que le roi avait les oreilles coupées, absolument comme un chien bouledogue.

Cette révélation jeta un froid, et quelques hommes bien avisés en firent leur profit.

ramena à l'écurie, où il le fit jeûner jusqu'au lendemain.

A peine le jour avait-il paru, que les six conspirateurs, impatients de prendre possession du trône, étaient en selle et se dirigeaient vers les faubourgs de la ville.

Darius était plein de confiance.

Son écuyer lui avait raconté le truc de la veille, et il n'avait d'autre préoccupation que de conduire adroitement la troupe vers l'endroit où, la veille, son cheval avait si largement festoyé.

Il y réussit.

A peine le cheval eut-il reconnu le chemin que l'on prenait, qu'il se mit à donner des signes évidents de joie et à hennir bruyamment.

Aussitôt, les compagnons de Darius se prosternèrent à ses pieds, et il fut proclamé roi par la grâce de... son cheval et de son écuyer.

Voilà pourtant à quoi tiennent les destinées des peuples qui ont le bonheur d'avoir des rois : ici un cheval, autre part un bœuf, ou un aigle, ou un coq, partout un animal.

Le cheval de Darius, pieusement empaillé par les soins de son maître, figure en ce moment dans les galeries de l'Exposition, section de la carrosserie.

ARCHINOÉ.

(La suite au prochain numéro.)

D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver, en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux Amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge, une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France !

GUIGNOL

Oui, près de ton tombeau c'est pour nous un devoir
De placer cette palme, objet de ton espoir,
Noble cœur, bon vieillard, dont la lyre sonore
A chanté nos combats, perdus à leur aurore,
Et suivis tout-à-coup d'un si sombre déclin !...
Nos désastres sans nombre ; et la prise du Rhin
Par de fiers ennemis ; l'invasion terrible ;
Nos meubles, nos bijoux, notre or servant de cible
A la rapacité de ces hommes du Nord ;
Tout revit dans tes vers. Mais ces rigueurs du sort,
Tu les fais disparaître au fond du paysage,
Et nos yeux ne voient plus que la riante image
Que ton refrain évoque et place au premier plan.
Ce tableau, bon vieillard, ce tableau consolant
Nous montre, en ses couleurs nettement dessinées,
Ce qui nous arriva pendant ces deux années.

LE VIEILLARD

Tu te trompes ! Ce chant, que tu crois d'aujourd'hui,
Compte un bon demi-siècle.

GUIGNOL

Un éclair a-t-il lui,
Pénétrant ton esprit du don de prophétie ?
Si tu n'es un Virgile, étais-tu Jérémie ?

LE VIEILLARD

Je n'ai fait que chanter ce que virent mes yeux.

GUIGNOL

Mais je l'ai vu de même, et ce n'est pas très-vieux.

LE VIEILLARD

Si pareils faits ont pu par deux fois se produire,
C'est que vous avez eu quelque second Empire.
Adieu !

GUIGNOL

Dis-moi ton nom, sympathique étranger.

LE VIEILLARD

Sur terre on m'appelait Pierre-Jean Béranger.

COGNE-DUR.

LETTRES

SUR

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LYON

V

Au caporal Boquillon, de la 2^e du 3, en garnison à
Mustapha, près Alger.

Mon caporal,

Je suis arrivé en cognito à Lyon, pour profiter du
congé qui m'a été accordé subséquemment après votre
demande et par votre entremédiaire dont je vous re-
mercie.

Après avoir rendu vos hommages et les miens au
caporal Pitou, au sergent Brind'avoine et aux autres
notoriétés dont auxquelles vous avez bien voulu me
recommander, je suis allé, accompagné de ma payse

Gertrude, m'offrir la vue de cette Exposition que les
morigauds de l'Afrique ne savent pas ce que c'est, et
que c'est une supériorité dans notre régiment de tout
savoir et de tout voir sans jamais s'étonner.

Malgré tout le respect que, en général, je dois, com-
me simple fusilier, à mon caporal, j'ai été étonné, et
ma payse Gertrude, qui partage tout avec moi, a été
encore plus étonnée que moi.

D'abord que les gardiens ils sont costumés comme
le gardien-chef de la prison militaire, avec ses galons.
Et puis qu'ils ont tous été soldats que ça m'a fait plai-
sir pour vous et pour moi de voir que presque tous ils
étaient médaillés à moins qu'ils ne soient décorés.

Sauf votre respect, en entrant, j'ai vu un beau canon
tout neuf, qui ne demande qu'à partir contre ces gueux
de prussiens qui nous ont tant fait manger de vache
enragée pendant que j'étais prisonnier comme vous,
sans vous offenser. C'est ce canon-là qui nous servira
à reprendre l'Alsace et la Lorraine, dont que je suis
prêt à partir en laissant ma payse Gertrude abandon-
née à l'isolement de tous les écueils de la vague écu-
mante de son amour meurtri pour son cher et tendre
Dumanet.

Mais motus. Tout à côté des canons est un hrloge.
Suffit. J'ai compris. Pas besoin de mettre les points sur
les i au fusilier Dumanet, de l'escouade du caporal
Boquillon. Le canon, il veut dire que nous sommes
prêts, et le hrloge, il veut dire que nous attendons
l'heure de la revanche.

Tout à côté, en face, on voit des plaques pour cui-
rasser les vaisseaux oùque nous irons faire un débar-
quement en Prusse pour voir comme ça ferait à tous
ces cosaques de canailles-là. Et puis des petits canons
qui sont les petits du gros, qu'on dirait que c'est lui
qui les a faits. Y a aussi une encre de marine, que les
matelots doivent être très forts si y peuvent écrire
avec. Car, sans vous offenser, que dans la 2^e du 3,
personne ne pourrait la soulever, à moins que vous ne
l'ayez commandé.

J'ai vu aussi des pompes, que ça ne pourrait pas
éteindre l'incendie que j'ai allumé dans le cœur de ma
tendre Gertrude. Et puis des machines à épuiser, que
ça n'épuiserait pas mon amour pour elle, avec des
morigauds qui chantent dans un café chantant, qui ne
connaissent seulement pas le caporal Boquillon, de la
2^e du 3, à Mustapha, que ça n'est pas des vrais mori-
cauds. Tout à côté, j'ai vu des bretonnes qui sont de
mon pays, vu que moi je suis de Corgoloin, en Bour-
gogne, au bas de la montagne, et que j'ai retrouvé là
ma camarade de première communion, qu'elle m'a
embrassé sans crier gare et que Gertrude m'a pincé
un gros coup sans m'avertir de colère.

Mais, après tout ça, j'ai encore vu des autres canons,
et des fusils, et des mitrailleuses, et des revolvers, que
nous pouvons recommencer la guerre et qui n'est que
temps avant que j'aie fini mon congé.

Dans la même galerie sont les voitures d'ambulance
dont qu'on m'a dit qu'elles ont servi au siège de Paris,
qu'un zouave me les a fait voir et qui lui manque la
moitié de la figure. Ça ne fait rien, vu que les Cosa-
ques de prussiens ont eu chaud tout de même malgré
le froid qui faisait.

Je vous apporte aussi une tabatière oùqu'y a un
œil dedans un pot de chambre qu'on dit que c'est bon
pour les prussiens et que c'est bien fait. J'ai vu aussi
des vieux flingots du temps de la première république,
qui fallait pas qu'on soit manchot pour les porter à
bras tendu.

Avec tout ça des casques, des grands sabres, des
cuirasses, que ça fait plaisir à voir. Et puis, y a un tas
de petites curiosités que ça ne vous étonnerait pas si je
vous le disais, vu que rien ne vous étonne. Et puis des
belles images qu'on dirait qu'elles vont parler, avec
des beaux habits pour quand que je serai redevenu
pékin avec Gertrude qui doit m'en faire cadeau d'un.
En revanche, je lui ferai cadeau d'une belle robe en
soie comme y en a d'exposées.

Mais tout cela n'est rien auprès des belles épauettes
de général qu'y a dans la dernière galerie, et qu'avec

vos permission je suis sûr que vous le deviendrez,
avec tout le bonheur que je vous souhaite en compa-
gnie de ma Gertrude.

Je suis avec respect, etc.

DUMANET,

fusilier à la 2^e du 3.

CHOSSES ET AUTRES

Dans une de ses précédentes satires, notre ami
Cogne-Dur était tombé à bras raccourcis sur un ou-
vrier qui avait eu l'imprudence de prendre, sur la
conduite de ses camarades des notes de nature à com-
promettre ceux qui en étaient l'objet.

Le coup a porté, et l'ouvrier, qui l'a ressenti, est
venu nous trouver, reconnaissant qu'il avait, « à la
légère et dans un moment d'aigreur, » enregistré ces
notes sur le carnet révélateur, mais protestant de son
innocence quant à l'usage qu'on pourrait supposer en
avoir été fait.

Il réclame, en conséquence, une enquête minutieuse,
cette enquête que Gnafron a déjà demandée

Pour savoir si notre homme était mouchard ou... bête.

Il veut que lumière se fasse, et il tient à reconquérir
l'estime de ses collègues. Pour cela, il faut que les
ouvriers lui facilitent le moyen de fournir des explica-
tions qui atténueront ses torts, s'il est prouvé que les
notes incriminées n'ont point passé sous les yeux du
patron.

Nous croyons qu'en bonne justice on ne peut lui re-
fuser cette enquête, et puisqu'il sollicite la formation
d'un jury d'honneur, ses camarades ont le devoir de
le lui accorder.

Notre tâche sera d'enregistrer le verdict. En atten-
dant, nous ne voyons qu'un accusé, et, comme on dit
au Palais, jusqu'à prononcé du jugement, l'accusé doit
être réputé non-coupable.

Qui donc disait que M. Gourlet ne sait pas faire la
police de la ville avec fermeté, diligence et surtout
opportunité ?

Voici un exemple entre mille de la façon merveil-
leuse dont notre sécurité est garantie :

Lundi, vers minuit, deux membres de l'honorable
corporation des chercheurs d'aventures s'assommaient
à coups de pavés. La scène se passait à l'extrémité du
pont de la Guillotière. Une centaine de personnes au
moins, attirées par les cris des combattants, formaient
autour d'eux un vaste cercle. Le combat, qui durait
depuis un quart-d'heure, menaçait de se prolonger
pendant longtemps encore, lorsque l'arrivée de quatre
hommes et un caporal, détachés du poste de la police,
vint y mettre fin subitement. Malheureusement, pré-
venus par quelques-uns de leurs amis mêlés à la foule
où ils faisaient sans doute le mouchoir, batteur et battu
s'esquivèrent de compagnie, et les soldats ne purent
les atteindre.

Mais les urbains ? allez-vous demander. Eh bien !
il y en avait pendant ce temps une quinzaine... dans la
rue de Lyon, chargés sans doute de compter le nombre
de personnes qui sortaient du théâtre, mais il n'y en
avait pas un le long des quais du Rhône, ou du moins,
s'il y en avait...

Voici le sommaire du premier numéro du *Coup de
fouet*, journal satirique, en vers, qui sera mis en vente
aujourd'hui, dans tous les kiosques, au prix de 25 c.
le numéro.

Lettre à Victor Hugo. — Ce que chante un français.
— Souvenir de la guerre. — Splendeur. — L'River. —
A un peintre. — Souvenir. — Pitié ! — Tristes pen-
sées. — FEUILLETON : Les grandes misères.

Le deuxième numéro paraîtra le 1^{er} octobre prochain. Nous ne doutons pas que la publication entreprise par notre ami J. Rancurel, n'obtienne tout le succès qu'elle mérite.

La *Décentralisation* s'est transformée en moniteur de l'épicerie et de la droguerie. Elle nous donnait hier une recette infallible (le mot est à la mode) pour la destruction des cafards.

L'homme qui, à notre avis, a trouvé jusqu'ici la meilleure recette pour se débarrasser des noires légions de ces insectes répulsifs, nous paraît être M. de Bismarck.

Nous saluons avec une vive satisfaction l'apparition du nouveau journal la *France républicaine*, fondé par MM. Véron, Ballue et Jantet, anciens rédacteurs du *Progrès*.

La ville de Lyon va enfin posséder un journal républicain, qui pourra suivre sa voie franchement, sans craindre de se heurter à des difficultés et à des entraves suscitées par les propriétaires qui souvent veulent faire passer leurs affections personnelles avant les intérêts du parti.

En ajoutant à cela le talent indiscutable de ses rédacteurs la *France républicaine* peut compter sur un franc et légitime succès.

Dimanche, doit avoir lieu au Grand-Camp l'ascension d'un ballon monstre.

Les aéronautes, emploient, pour le gonflement, le moyen déjà suranné du gaz d'éclairage.

Nous connaissons, nous, une autre façon de « soulever le ballon » que nous expérimenterions volontiers sur la personne d'un monsieur qui a jugé à propos de nous adresser des injures plates, par lettre anonyme, comme toujours.

Avis à ce personnage.

Gaudeamus! Alleluia! Alleluia! Tout le monde en France fait bien ses affaires, nous pouvons songer à soulager les « misères » de nos voisins.

Les quêtes pour le denier de Saint-Pierre vont recommencer avec une ardeur nouvelle. La *Décentralisation* nous en donne l'assurance, et nous apprend en même temps que, l'an dernier, on a ércolté dans le seul diocèse de Lyon, près de dix mille francs, soit une somme suffisante pour nourrir dix familles.

Nous voudrions bien connaître les noms de ces hommes généreux, et connaître aussi le montant de leurs souscriptions à l'emprunt. Nous parierions volontiers... mais les paris sont défendus, et, du reste nous serions sûrs de gagner.

Finissons par un « bon mot » puis que c'est la mode.

Dans un café voisin de l'Exposition, un monsieur frappe sur la table avec rage. Le garçon se présente enfin.

Le monsieur furieux. — Voilà deux heures que je vous ai demandé un verre de cognac vieux.

Le garçon, avec flegme. — Je vous fait attendre pour le laisser vieillir !

P.-L.-M.!!

Marseille s'est vu enfin gratifié de *trains de plaisir* pour Lyon.

Trois jours pour venir, se reposer et s'en retourner, la compagnie a bien calculé ! Quant à la visite de l'Exposition, située à une grande distance de la gare, on n'a point paru y songer.

Aussi, un Marseillais, victime de cette mystification administrative, ne parlait-il rien moins que de « tremper une bouillabaisse » aux organisateurs des *trains*

de plaisir, et nous avons eu toutes les peines du monde à calmer le bouillant enfant de la Cannebière. Nous espérons que cette intervention officieuse nous vaudra un billet de faveur de la part du haut et puissant seigneur P.-L.-M.

Nous attendons... sous l'orme.

Un industriel de l'Exposition a mis sur sa devanture cette enseigne alléchante :

A L'ARRIVÉE DES VOYAGEURS

DU TRAIN DE PLAISIR

Spécialité, de Bugnes et d'Echaudés.

STEPHEN.

DICTIONNAIRE DU CHASSEUR

Suite

A

ABATTURES. — On appelle ainsi les foulures laissées dans les broussailles par le passage des cerfs... ou des chasseurs qui remplacent avantageusement ces bêtes à cornes.

ABOIS. — Quand un cerf est sur ses fins, il est aux abois ; et le mari malheureux qui se frappe le front a bois.

ACCULER. — La position est aussi triste pour le sanglier qui se laisse acculer, que pour le pont qui reste à culée.

ACHOR. — Un drôle de chasseur que les anciens avaient déifié.

Achor avait pour spécialité de chasser... les mouches.

AFFUT. — L'endroit où l'on se poste pour attendre le gibier.

Ainsi, on voit, à la ville, certains tireurs adroits établir leur lieu d'observation près d'un marchand de comestibles, et saisir l'instant propice pour abattre de l'étalage les plus belles pièces, et cela sans coup férir.

On voit encore des braconniers célibataires se mettre à l'affût aux abords de telle ou telle maison, où une biche privée est tenue en cage par son compagnon légal, afin que celui-ci, en sortant de là, fût...

(A suivre)

Jean LELIÈVE.

BUGNES ET MATEFAIMS

Extrait d'un prospectus :

« Ma maison se recommande à votre confiance par l'époque de sa création, en 1830. »

Si l'antiquité est un titre de « recommandation », à ce compte le mouchoir du père Adam « se recommande » à toutes les personnes bien nées.

— Tu te décides donc à te marier, mon garçon ?

— Oui, père Pitou, si vous voulez ben me bailler une de vos filles.

— Et laquelle donc que tu voudrais, mon fieu ?

— C'est à vote disposition, beau-père. Je me f...iche autant de la Jeanne que de la Catherine !

Entre le baron Chaumond et le capitaine des pompiers de son village :

— Savez-vous, Pierre Gringoire, quelle différence il y a entre Saint-Denis et Saint-Genis ?

— Je n'y voyons, not' député, que la différence d'une lettre.

— Tu n'y es pas, mon brave.

— Alors, Mossieu le Maire, c'est que Saint-Denis est dans le département de la Seine, et Saint-Genis dans le département du Rhône.

— Tu patauges, Gringoire. La différence consiste en ce que Saint Denis porte sa tête dans ses mains, et que Saint-Genis-Laval.

— Oh ! oh ! M'sieu le baron, celui-là est ben aussi vieux que vot' calembredaine de dimanche dernier, si même il n'est pas plus vieux !

— Plus vieux ! plus vieux ! Apprenez, capitaine, qu'il n'y a que le temps, de pluvieux. (A part.) Attrape, Tillancourt.

Une dame fort laide se rend hier en visite chez la mère de Bébé. et trouve celle-ci fondant en larmes :

— Fi ! que c'est vilain, dit la dame. On ne pleure pas ainsi, cela enlaidit les petites filles !

Bébé s'arrête aussitôt, et regardant la visiteuse d'un air boudeur :

— Vous avez dû beaucoup pleurer, vous !

Vous êtes en présence d'un pêcheur à la ligne, d'un maraicher et d'un financier, auxquels vous adressez la demande suivante :

— Quelle est la plus belle dépêche ?

Le financier : C'est celle qui m'apporte la nouvelle de la hausse de mes actions.

Le maraicher : C'est celle qui mûrit sur mes espaliers.

Le pêcheur à la ligne : C'est celle, hélas ! que je ne réaliserai jamais !

HEBDROMADAIRE.



THÉÂTRE

Nous voici à la veille des débuts, et la direction n'a pas encore publié le tableau de la troupe nouvelle.

A peine connaissons-nous, par des indiscretions, les noms de quelques-uns des artistes.

D'où vient ce retard ?

Nous nous bornons, pour aujourd'hui, à constater le fait, nous réservant de l'apprécier en temps opportun.

Aujourd'hui, dernière représentation de la *Chatte Blanche*, et lundi, débuts de la nouvelle troupe, rentrée de M. Chelli dans les *Huguenots*. Du moins, c'est ce qu'affirment plusieurs personnages qui se prétendent au courant de tous les bruits de coulisses.

Attendons, pour être fixés, que nous ayons vu l'affiche.

LASOL.

Théâtre des NOUVEAUTÉS

LES BRIGANDS

musique d'Offenbach

EN VENTE

A la librairie Centrale DELAIRE

Rue du Bât-d'Argent

L'IMPOT SUR LE CAPITAL

PAR MENIER

Un vol. de 350 pages. Prix : 1 fr.

EN VENTE

Chez M. EVRARD, libraire, 32, rue de Lyon
et chez tous les Libraires

HUIT JOURS A LYON

SOUVENIRS DE L'EXPOSITION

PRIX : 2 FRANCS

Le Gérant : E. BERNARD.

Lyon, Association typographique — Houdard, rue de la Barre, 18.

Eugénie Bernier